

La Morale en action. Apologues, paraboles, proverbes et récits exemplaires au XIX^e siècle. Sous la direction de VIOLAINE HEYRAUD et ÉLÉONORE REVERZY. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2021. Un vol. de 294 p.

Si les modalités d'une exemplarité de la littérature, narrative et fictionnelle en particulier, ont déjà fait l'objet d'études nombreuses et plurielles (l'on pense ici aux travaux dirigés par Laurence Giavarini sur les liens entre « pratiques littéraires et discours historiens », mais aussi au volume collectif édité par Emmanuel Bouju sur *L'Autorité en littérature*), l'originalité de l'ouvrage dirigé par Violaine Heyraud et Éléonore Reverzy, qui rassemble les communications prononcées lors du colloque organisé à la Sorbonne Nouvelle en octobre 2018, réside dans l'empan chronologique retenu tout autant que dans la lecture distanciée voire ironique du geste exemplaire qui s'y manifeste. Le XIX^e siècle, « siècle scolaire » mais « siècle de l'histoire, [...] où le temps s'accélère brutalement » (« Introduction »), (re)pose en effet la question du choix du sujet exemplaire : « quels événements peuvent encore être employés pour leur valeur d'illustration ? » (*Ibid.*) Le recul de l'éloquence et l'arrivée conjointe d'un « nouveau territoire discursif » (le journal) semblent avoir contribué à déléguer à la littérature fictionnelle, narrative en particulier, la responsabilité de cette réponse. Le titre retenu pour le volume, emprunté au *Neveu de Rameau* de Diderot autant qu'aux recueils de « faits mémorables » ou d'« anecdotes instructives » particulièrement plébiscités au XIX^e siècle, annonce aussi l'attention particulière accordée par les contributeurs aux effets de ces rhétoriques exemplaires sur le lecteur, jusque dans leur ambivalence : « Le texte modélise, détermine des conduites mais son exemplarité peut en somme fonctionner de manière négative ou s'associer à une forme d'abêtissement. » (*Ibid.*)

L'ouvrage explore plus particulièrement six dimensions de cette rhétorique et pragmatique de l'*exemplum*. Une première partie inscrit cette réflexion dans celle, plus générale, d'une approche éthique de la littérature. Dans le premier article du volume, le plus théorique et le seul à sortir du cadre chronologique retenu, Paolo Tortonese propose une stimulante synthèse du « tournant éthique » connu par la critique littéraire aux États-Unis dans les années 1960 (avec les travaux de Wayne C. Booth et Martha Nussbaum notamment) ; ce parcours critique lui permet d'insister sur les enjeux moraux, voire idéologiques et politiques engagés par toute approche éthique de la littérature – enjeux à expliciter pour saisir finement les modalités d'action d'une rhétorique exemplaire. Les réceptions de l'œuvre stendhalienne, sur lesquelles revient ensuite Yves Ansel, constituent de ce point de vue un bon exemple de l'influence, mieux, de l'interférence de ces enjeux idéologiques dans la lecture d'un « récit exemplaire » : les « méprises » dont *Le Rouge et le Noir* a pu faire l'objet « sont liées à un aveuglement [...] résultant de partisans positions idéologiques ». Ce constat amène le critique à constater les limites de toute rhétorique exemplaire : « Il n'est aucun récit exemplaire qui ne soit potentiellement susceptible d'être trahi, lu à rebours, à contresens, à "contre-morale". »

La deuxième partie questionne les modalités de cette « morale en action » pour le genre théâtral, genre qui se définit précisément par un rapport premier et privilégié à l'« action ». Trois des quatre articles abordent le sujet d'un point de vue esthétique. Valentina Ponzetto montre que la forme dramatique du proverbe, en particulier telle qu'elle se rencontre chez Musset, constitue un « exemple de morale en action au sens élargi de problème éthique soulevé sur scène et offert comme objet de réflexion au spectateur » : loin de reposer sur une représentation univoque des personnages et des destins, les proverbes de Musset jouent de l'ambiguïté et de l'ambivalence éthiques. C'est aussi sur la polysémie et la mise en mouvement morales que repose la pièce de Maeterlinck, *Aglavaine et Sélysette*, qui sert de corpus à l'étude de Mathilde Régent : elle expose comment, dans cette pièce de théâtre symboliste, la multiplicité des morales participe cependant plus fermement d'un projet de « conversion du regard » du spectateur. L'étude de Violaine Heyraud porte quant à elle sur la forme théâtrale particulière

du Grand-Guignol à travers l'exemple des pièces d'épouvante d'André de Lorde : si « l'esthétique du Grand-Guignol [...] entre dans une jubilatoire contradiction avec les moralités dégagées par les pièces », les « leçons » du Grand-Guignol cherchent d'abord, dans une forme renouvelée de catharsis, à susciter « l'inconfort » du spectateur, en le confrontant à ses propres contradictions et en l'invitant ainsi à une expérience forte de lucidité. Enfin, l'étude que consacre Ignacio Ramos-Gay aux « morales “zoocomiques” » de Labiche souligne pour sa part le potentiel comique et hautement subversif des morales portées par les figures d'animaux dans ces vaudevilles, héritage d'une esthétique carnavalesque éprouvée.

La troisième partie du volume rassemble ensuite trois études qui s'attachent à expliciter les formes et enjeux des « poétiques exemplaires » dans la littérature fictionnelle narrative. Un premier article, de Jacques-David Ebguy, revient sur les modalités singulières de la narrativisation des maximes dans le roman balzacien – procédé largement plébiscité par les romanciers du XIX^e siècle (et même au-delà) : Balzac parvient, du moins dans *Albert Savarus*, à éviter l'écueil de la réfutation autant que de la démonstration au profit de la « *monstration* » et d'une « réflexion » sur la genèse du processus d'exemplarité. La maxime constitue aussi l'un des ressorts de la poétique exemplaire stendhalienne, ainsi que l'explique Marie Parmentier. Cette dernière montre surtout comment l'énoncé sentencieux participe d'une écriture qui subordonne volontiers la morale à l'action. Si le dernier article explore un corpus différent, celui des récits asilaires – dont l'intérêt tient aussi à « l'ambiguïté axiologique » du « lieu exemplaire » que constitue l'asile, pour reprendre l'expression du sociologue André Micoud cité par Bertrand Marquer –, il se concentre en fait sur ce qui constitue l'un des fils rouges du volume : les liens entre généralité (d'une morale) et singularité (d'une action personnelle), en l'occurrence, « la tension entre exemplarité (du lieu, ou de la norme qu'il incarne) et singularité (du personnage aliéné, ou de l'excentricité qu'il a vocation à introduire, voire à légitimer) ». Bertrand Marquer montre comment, dans ces récits, l'exemplarité repose, de manière apparemment paradoxale, sur des « anomalies typiques » et des « singularités exemplaires », esthétique propre à déployer une réflexion sur ce qu'est un individu.

La quatrième partie réunit trois études qui questionnent les nouvelles modalités de l'*historia magistra vitae* ; toutes trois soulignent les fragilités ou les limites d'une écriture exemplaire de l'histoire dans la littérature narrative du XIX^e siècle. Isabelle Hautbout montre comment, chez Vigny, le « doute » se révèle « inhérent [...] à toute entreprise didactique comme à toute expérience de pensée ». Maud Schmitt souligne pour sa part la présence, chez Hugo et Barbey d'Aurevilly, d'une similaire « herméneutique de l'histoire », qui contraint le romancier à l'humilité : l'histoire, « régie par un moteur transcendant », renvoie l'écrivain, « confronté à l'opacité des événements », à de simples « conjectures ». Enfin, Jérémy Naïm constate, à partir de la place de la conversation dans la prose narrative de Chateaubriand, Balzac et Maupassant, « une mutation importante de l'idée même de narration » au XIX^e siècle : le récit n'est plus une « machine [...] à dire », mais une « machine à montrer ». Dès lors, la morale change de régime : « leur morale, s'il y en a, n'est plus exemplaire mais représentative ».

L'avant-dernière section du volume poursuit l'exploration de l'ambiguïté des « morales » narratives, en s'attachant aux « morales instables ou “désobligeantes” » : qu'il s'agisse de morales ironiques, du recours aux proverbes ou de morales contre-exemplaires, les trois articles (d'Alain Vaillant, de Julien Zanetta et d'Aurélien Lorig) soulignent le lien ambivalent que les écrivains entretiennent avec ce principe d'écriture, « objet de fascination » en vertu de l'effet qu'il peut produire autant qu'« objet de [...] haine » (J. Zanetta) du fait de la clôture qu'il peut induire.

Enfin, la dernière partie rend compte du rôle central des images dans la rhétorique exemplaire : qu'elle naisse dans le cadre restreint de la maxime, qu'elle prenne la forme d'une allusion aux arts visuels ou nourrisse une esthétique de « grandes scènes-tableaux » (E. Reverzy), l'image n'en demeure pas moins ambiguë, elle aussi, car elle est d'abord un symbole. Son omniprésence tient à la richesse de ses modalités : par les effets émotionnels et visuels qu'elle

suscite, l'image permet de jouer sur d'autres registres que le discours argumentatif abstrait (même si elle peut, bien sûr, être dotée d'une valeur argumentative). Fabienne Bercegol montre ainsi comment l'image (métaphorique) « donn[e] à penser et à ressentir par la seule force de l'élément visuel » dans le cadre privilégié de la maxime de portrait chez Chateaubriand. De même pour la référence aux arts visuels dans le cadre romanesque, qui constitue l'« évidence » d'une preuve dans « la fabrique de l'exemplarité romanesque » chez Vigny (Amélie de Chaisemartin). Enfin, la « poétique de l'image » à l'œuvre dans l'écriture zolienne relève elle aussi d'une pédagogie qui recherche souvent moins « l'intelligibilité » que « la sidération du lecteur », ainsi que l'explique Éléonore Reverzy.

Si la répartition des sections du volume rend moins évidente l'identification des stylèmes ou des constructions esthétiques susceptibles de construire l'exemplarité narrative fictionnelle, elle a l'avantage d'attirer l'attention sur la manière dont le XIX^e siècle est venu renouveler une certaine rhétorique traditionnelle de l'*exemplum* (tels l'*historia magistra vitae* ou le recours à la maxime), tout en insistant sur l'intensité avec laquelle ces nouvelles modalités sollicitent sans cesse le lecteur, moins pour le convaincre que pour le déstabiliser ; c'est bien la réflexivité, volontiers ironique, qui semble caractériser la « fabrique de l'exemplarité » dans le cadre de la narration de fiction au XIX^e siècle.

STÉPHANIE BERTRAND